

B/Tp 156 P

CH. BRUSTON

DOYEN HONORAIRE

ESSAI D'EXPLICATION

de

PASSAGES OBSCURS DES EVANGILES



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE LA SEINE, 33

1926

Bibliothèque Maison de l'Orient



129619

RTP 158

CH. BRUSTON

DOYEN HONORAIRE

ESSAI D'EXPLICATION

de

PASSAGES OBSCURS DES EVANGILES



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

33, RUE DE LA SEINE, 33

—
1926

PRÉFACE

On m'a demandé quelquefois, assez souvent, de réunir les passages bibliques plus ou moins obscurs dont j'ai essayé, depuis plusieurs années, de donner une explication plus exacte dans divers journaux religieux et Revues de théologie. Je réponds à ce désir par quelques notes sur les évangiles. Je les ai condensées autant que la clarté me l'a permis, et n'ai cité le texte grec que quand c'était indispensable. Mais les lecteurs qui désireraient une discussion plus complète pourront la trouver, pour la plupart de ces textes, dans les publications citées au bas des pages, surtout dans la *Revue de Théologie* de Montauban, qui, malheureusement, cessa de paraître peu après le commencement de la guerre.

J'aime à espérer que ce travail ne sera pas tout à fait inutile et qu'il sera lu ou consulté par un bon nombre de ceux qui sont ou qui seront en état d'en profiter. Il arrive, en effet, quelquefois, trop souvent, que des paroles de J.-C. ou des apôtres sont citées dans un sens bien différent de celui du texte original. On conviendra sans doute aisément que cela est regrettable. La traduction de quelques-uns de ces passages a été corrigée dans nos dernières versions du N. T., mais il en reste encore un bon nombre, auquel il faut ajouter même quelques erreurs évitées par les anciens traducteurs. Il ne sera certainement pas inutile de les relever et de leur appliquer les règles de la *grammaire* grecque et de la *logique*, sans oublier le *contexte*, ni les autres *déclarations* de J.-C. ou des *apôtres*, ni les textes de l'A. T. auxquels cer-



tains passages font allusion, ce qui est plus fréquent qu'on ne pense, et n'a pas toujours été reconnu ni même remarqué quand le fait avait été signalé, et même depuis longtemps.

Si Dieu m'en accorde le temps et la force, cet essai pourra être suivi d'un second, du même genre, sur les épîtres des apôtres.



ESSAI D'EXPLICATION

de

PASSAGES OBSCURS DES ÉVANGILES

Les livres de la Bible, ceux du Nouveau Testament aussi bien que ceux de l'Ancien, renferment bien des passages plus ou moins obscurs.

Même dans nos versions les plus récentes et les meilleures, on en rencontre plus d'une fois. Qu'il fût utile de les éclaircir, si on le pouvait, cela n'est pas douteux ; mais ce n'est pas toujours facile. Je voudrais pourtant essayer de le faire ici pour quelques textes des évangiles mal traduits ou généralement mal compris, du moins à mon avis.

Pour ne pas allonger et compliquer inutilement une matière déjà assez vaste, je les citerai seulement d'après la *Révision Nouvelle* (1903) ou *Version Synodale*. Mais la plupart des inexactitudes qui déparent malheureusement cette Version, malgré de sérieux mérites, se retrouvent aussi dans les autres.

Voyons d'abord, dans les trois premiers évangiles ou évangiles *synoptiques*, quelques *paroles* plus ou moins obscures de *Jésus*. Nous examinerons ensuite quelques fragments de *récits* de ces mêmes documents, puis quelques passages plus ou moins importants du 4^e évangile.

ÉVANGILES SYNOPTIQUES

I

Paroles de Jésus

I. PAROLES DU SERMON SUR LA MONTAGNE

1. *Si le sel perd sa saveur, etc.*

Dans ce qu'on appelle généralement le Sermon sur la montagne (1), la traduction : « Si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? » (Mat. V, 13) semble avoir été suggérée par les deux textes parallèles (Marc IX, 50 et Luc XIV, 34), surtout par celui de Marc. Mais, en elle-même, cette parole est susceptible d'un sens assez différent. Elle signifie, en réalité : « en quoi sera-t-il (ou sera-t-elle) salé (e) ? » Le sujet de ce verbe passif n'est pas nécessairement *le sel*. Pourquoi pas *la terre* ? Ou pourquoi ce passif n'aurait-il pas ici le sens *neutre* (sera-t-il salé ? = salera-t-on ?)

Si le sujet était le sel, n'aurait-il pas fallu ajouter *παλιον* ? (en quoi sera-t-il resalé ?)

Dans les deux autres cas, le sens est à peu près le même : « en quoi sera-t-elle salée ? » ou : « en quoi salera-t-on » (ce qui devait être salé, c'est-à-dire la terre, le monde) ? Personne ne pourra remplir la fonction dévolue à ceux qui étaient le sel de la terre ! Le monde sera perdu. — Quel malheur ! et quelle responsabilité pour ceux à qui avait été accordée une telle faveur, et un tel honneur !

(1) Il vaudrait mieux dire *l'Enseignement dans la montagne* (par opposition à *la plaine*). Cf. chap. V, 1 et 2. V. plus loin.

Dans Marc, la traduction : « avec quoi *la lui rendrez-vous?* » (sa saveur) n'est pas bien exacte non plus. Puisque dans Luc on a traduit : « avec quoi *l'assaisonnera-t-on?* », il aurait fallu traduire de même dans Marc : « avec quoi *l'assaisonneriez-vous?* ». Ou plutôt : « *dans* quoi (dans quel aliment) *le préparerez-vous?* » et (dans Luc) « *sera-t-il préparé?* », c'est-à-dire dans aucun ! Cela ne servirait à rien !

Le texte de Matthieu est certainement bien plus original. Marc et Luc ont jugé utile de le présenter à leurs lecteurs sous une forme plus intelligible pour eux. L'un et l'autre ne mentionnent que *le sel* (non *le sel de la terre*). Marc a supprimé et Luc abrégé la phrase suivante, qui exprime, dans Matthieu, le *rejet* et le *mépris* dont le sel affadi est l'objet de la part des hommes. Avertissement bien sérieux aussi, exhortation à ne pas se laisser affadir spirituellement. Sur ces divers points le texte du premier évangile est manifestement bien plus primitif et plus complet.

Et il en est de même dans la plupart des cas, pour ne pas dire toujours.

2. *Il ne passera pas de la Loi un seul iota !*

Un peu plus loin, une portion importante de la même série d'enseignements est bien surprenante, et j'imagine que les catéchistes et moniteurs des écoles du dimanche doivent être souvent bien embarrassés, quand ils arrivent à cet endroit. Après avoir déclaré qu'il est venu, non pour abolir la Loi et les prophètes, mais pour les accomplir, ou plutôt les porter à la perfection, Jésus semble ajouter, et de la manière la plus solennelle, que jamais il ne passera de la Loi un seul iota ni un seul trait de lettre. La contradiction est criante.

Essayons d'expliquer cette énigme, et pour cela tenons compte de *tous* les éléments du texte, notamment des con-



jonctions, qui expriment les rapports logiques des phrases entre elles.

« *Car*, je vous le dis en vérité »... (v. 18). Ce *car* indique que la phrase qui suit a pour but de confirmer la déclaration précédente, d'en donner la raison ou la preuve. — Remarquons ensuite que le texte ne porte pas ici, comme plus loin, *je vous dis que*, ce qui serait nécessairement une affirmation, mais seulement : *je vous dis*. — Remarquons enfin qu'il est bien étonnant que la même proposition principale soit accompagnée deux fois, avant et après, de *jusqu'à ce que*... Pourquoi le second ? Il est non seulement inutile, mais aussi bien obscur et embarrassant : est-ce jusqu'à la fin du monde ou jusqu'à ce que tout soit réalisé que rien ne doit passer de la Loi ? Ces deux termes ne sont pas identiques.

De tout cela je conclus qu'il y a là deux phrases, dont la première est interrogative : « Car,..., *est-ce* jusqu'à ce que le ciel et la terre passent qu'il ne passera pas un iota... de la Loi ? (comme le pensaient les docteurs de la Loi, et non sans quelque raison. Cf. Deut. IV, 2). *C'est* jusqu'à ce que tout (ce qui a été promis dans l'Ancien Testament) soit réalisé », c'est-à-dire jusqu'à la venue du Messie (1). Conclusion : Le Messie a donc le droit de la modifier, non pour l'abolir, mais pour la porter à sa perfection. De cette manière, le *car* est pleinement justifié, et la contradiction disparaît.

Mais il n'abolit pas la Loi. En *conséquence*, les commandements qu'il va y substituer seront aussi intangibles que la Loi elle-même jusqu'à lui : « Celui *donc* qui *délierait* (c'est-à-dire déclarerait *non-obligatoire* pour lui et pour les autres) un seul de ces commandements-ci », sera appelé *très petit* etc.

(1) Il est bien naturel que la Nouvelle Alliance annoncée par les prophètes eût des commandements différents de ceux de l'Ancienne, et supérieurs.

Il est clair que *ces commandements-ci* ne sont pas ceux de la Loi mosaïque, qui auraient été appelés plutôt *ces commandements-là*. Et d'ailleurs, le *car* qui suit : « *car* si votre justice ne surpasse de beaucoup celle des Scribes et des Pharisiens », etc., montre bien que la justice enseignée par les Scribes et les Pharisiens, au nom de la Loi, était fort différente de celle que par *ces commandements-ci* Jésus allait imposer à ses disciples.

Viennent alors les commandements bien connus, précédés de la formule : « Vous avez entendu qu'il fut dit aux anciens... mais moi je vous dis »...

Il n'y a donc pas lieu de supposer qu'en cet endroit « la tradition ait donné à la pensée de Jésus une expression trop absolue » (Reuss), ni, encore moins, qu'il « parlait ainsi pour ne pas choquer trop violemment les préjugés reçus » (Renan). Jésus déclare ailleurs que la Loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean-Baptiste, le dernier prophète (XI, 13 et parallèle) ; il est clair qu'il n'avait pas commencé par enseigner précisément le contraire à ses disciples (1).

3. *L'Oraison dominicale.*

La prière enseignée ensuite par Jésus à ses disciples me paraît pouvoir être divisée en 10 lignes distinctes, dont les 5 premières se rapportent à *Dieu*, et les 5 autres à *nous*.

*Notre Père qui es aux cieux,
Ton nom soit sanctifié,
Ton règne vienne,
Ta volonté se fasse,
Comme au ciel aussi sur terre.*

(1) Jusqu'à Jean-Baptiste = Jusqu'à ce que tout se soit réalisé. Cf. aussi Luc XVI, 16 et 17.

Donne-nous aujourd'hui *notre* pain du *lendemain*.
Et remets-nous *nos* dettes,
Comme *nous* aussi *avons* remis les leurs à *nos* débiteurs.
Et ne *nous* expose pas à la tentation,
Mais délivre-nous du mal. (VI, 9-13).

La traduction ordinaire « notre pain *quotidien* » n'est pas tout à fait exacte. L'adjectif ἐπιούσιος provient très probablement de ἡ ἐπιούσα (ἡμερα), le jour *suivant* ou le *lendemain*. Il serait bien tard pour demander à Dieu le pain du jour même ! Mais qu'il nous accorde au moins de pouvoir nous procurer aujourd'hui la subsistance nécessaire pour le lendemain et vivre ainsi au jour le jour.

« Ne nous *amène* pas en tentation » signifie évidemment : « ne permets pas que nous soyons tentés », ou : ne nous expose pas à la tentation (parce que nous sommes bien faibles et que nous risquerions d'y succomber).

Bien des commentateurs préfèrent traduire : Délivre-nous *du Malin*, parce que le mot du texte peut être masculin aussi bien que neutre. Mais on devrait considérer que pour être *délivré* de qui ou de quoi que ce soit, il faut être en son pouvoir. Or il est trop certain que tous les hommes, même les disciples du Christ, sont au pouvoir du mal, qui est en nous et nous enveloppe aisément (Hébr. XII, 1). Cf. Rom. VII : Qui me délivrera de ce corps de mort ? etc. Mais est-il vrai qu'ils soient aussi en la puissance du Diable ? et est-il vraisemblable que Jésus-Christ ait eu une telle pensée en ce qui concernait ses disciples ? Car c'est à eux qu'il a dit : *Vous* donc, priez ainsi ! et ce sont eux aussi qui lui avaient dit : Enseigne-nous à prier. Une telle demande, un tel désir sont-ils compatibles avec une nature *assujétie au Malin* ?

Il faut considérer aussi que « Délivre-nous du mal » (en général) est une demande bien plus large, plus compréhen-

sive que « Délivre-nous (spécialement) du Malin », et qu'après avoir prié Dieu de ne pas nous induire en tentation, c'est-à-dire de ne pas nous exposer à la tentation (en général), il ne serait pas naturel de lui demander de nous délivrer seulement d'une des formes du mal, fût-ce la principale. Il est bien plus logique de lui demander de nous délivrer de tout mal, comme nous l'avons prié de nous épargner toute tentation.

Le texte de Matthieu est bien plus complet et plus primitif que celui de Luc (XI, 2-4). Des trois premières demandes, Luc a supprimé la troisième, et des trois autres il a supprimé aussi la fin de la dernière, sans doute comme moins importantes et contenues implicitement chacune dans la précédente.

Comme il n'a gardé de la première ligne que le mot *Père*, il en est résulté que la première moitié a été réduite à deux lignes, et la seconde à quatre. Six lignes en tout au lieu de dix. Quelques autres modifications ne sont pas assez importantes pour être relevées ici.

4. *Cherchez premièrement son royaume et sa justice.*

Cette traduction (VI, 33) est très correcte ; malheureusement elle est aussi amphibologique en français, tandis qu'elle ne l'est pas en grec. Le lecteur risque de croire (et cela est arrivé souvent) qu'il s'agit de la justice du royaume de Dieu, tandis que le texte parle de *la justice de Dieu*, c'est-à-dire de *sa clémence*, qui nous est nécessaire pour entrer dans son royaume et en faire partie (1). Voilà l'essentiel. Tout le reste est secondaire.

(1) V. *Revue de théol.* 1900 : *La manifestation de la justice de Dieu*, etc.

II. PAROLES RELATIVES AU FILS DE L'HOMME

1. *Le Fils de l'homme* = *le Messie*.

Quand Jésus dit : Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête (Mat. VIII, 20, et paral.) ; il a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés (IX, 6 et paral.) ; il est venu mangeant et buvant (XI, 19), etc., il n'est pas douteux qu'il parle de lui-même, en tant que Messie, venu de la part de Dieu pour établir son règne sur la terre. Mais pourquoi une telle locution pouvait-elle chez les Juifs de cette époque désigner le Messie ? Parce que dans le livre de Daniel (ch. VII), le royaume de Dieu qui devait succéder aux quatre grands empires de l'ancien monde, représentés par quatre *bêtes féroces*, montant de la *mer*, est représenté par un *fil d'homme* (c'est-à-dire un homme), venant sur les nuées *du ciel*.

Il n'est pas bien étonnant que l'image qui désignait primitivement le royaume messianique ait servi un peu plus tard à désigner le Messie lui-même.

2. *Le fils de l'homme* = *l'homme*.

Cette locution n'a cependant pas nécessairement, toujours, ce sens spécial. En elle-même, elle peut signifier *le fils de l'homme* ou l'homme *en général*, comme l'animal, la plante, etc. désignent l'animal ou la plante *en général*, par opposition à un animal particulier ou une plante particulière. Et Jésus semble l'avoir employé une fois au moins dans ce second sens, quand il a dit : « Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat ; *de sorte que* le fils de l'homme est maître aussi du sabbat » (Marc II, 23-28 et paral.). La conjonction *de sorte que* relie intimement les deux membres de phrase. C'est parce que le sabbat fut fait *pour l'homme*

que *le fils de l'homme* (ou l'homme en général) est maître du sabbat (dans certaines circonstances), soit en cas de nécessité, comme David et ses compagnons, soit dans le temple de Jérusalem, pour les prêtres. Rien n'indique, en effet, que Jésus eût donné à ses disciples l'autorisation de faire ce qu'ils faisaient ce jour-là. Ils en avaient le droit en vertu du principe : le sabbat a été fait pour l'homme. C'est ce que le célèbre Grotius paraît avoir compris le premier.

Mais pourquoi est-il dit (dans Marc et Luc), que le fils de l'homme est maître *aussi* (xxi) du sabbat ? Parce que, d'après la Genèse (chap. I) et le Psaume VIII, l'homme fut créé pour *dominer* sur tout le reste de la création. A tout cela Jésus ajoute le sabbat, institué plus tard en vue de lui ou pour lui (1).

3. *Le Fils de l'homme trouvera-t-il la foi sur la terre ?*

Il ne sera pas inutile d'examiner brièvement ici un texte de Luc, bien qu'il ne soit pas mal traduit, parce qu'il est généralement mal compris : « Mais (?) quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (XVIII, 8). On croit qu'il s'agit là du retour futur de Jésus-Christ. Mais rien n'indique une telle idée dans le contexte ; et ce qui semble en être dit ici ne cadre guère avec ce qui en est dit ailleurs.

Or la locution « le Fils de l'homme », pour dire le Messie, existait parmi les Juifs (nous venons de le voir) depuis la composition du livre de Daniel auquel elle est empruntée. Après avoir exhorté ses disciples à « prier sans jamais se lasser » (v. 1), et promis que « Dieu fera justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit » (v. 7), Jésus ajoute : « *Au reste*, quand il sera venu, le Fils de l'homme (le Messie) trouvera-

(1) V. *Vie nouvelle*, 10 juillet 1925.

t-il *donc* la foi sur la terre? » c'est-à-dire rappelez-vous que, d'après la prophétie (Es. LIII), il sera méprisé et rejeté par les hommes, et ne vous étonnez plus de l'opposition dont les élus de Dieu sont l'objet (1).

4. *Le Fils de l'homme va venir (ou aller).*

Quand on lit dans le premier évangile : « Le Fils de l'homme *doit venir* (?) dans la gloire de son Père, avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres » (Mat. XVI, 27), on pense naturellement qu'il s'agit là du retour futur (et lointain ?) de Jésus-Christ pour le jugement dernier. Or le texte parle en réalité d'un événement *prochain* : μέλλει ne signifie pas *il doit*, mais *il va* (venir ou aller). Cf. XVII, 12 : « Le Fils de l'homme *va* (et non *doit*) souffrir par eux », etc. (2). De plus, le verbe ἔρχεσθαι ne signifie pas *revenir*, mais *venir* ou *aller* du lieu où l'on se trouve au moment où l'on parle. Il en résulte que Jésus parle ici de son *prochain départ* de la terre pour aller dans la gloire de son Père ou dans le ciel, et nullement du ciel vers la terre : « Le Fils de l'homme *va aller* dans la gloire de son Père, avec (= auprès de) ses anges (= les anges de son Père), et alors il rendra à chacun » etc., c'est-à-dire que ce jugement était *prochain* et qu'il s'accomplirait *dans le ciel* et non sur la terre.

5. *Quand le Fils de l'homme sera venu (ou allé)...*

Il en est de même du passage parallèle XXV, 31 ; il ne signifie pas : « Quand le Fils de l'homme *viendra* dans sa gloire avec tous les (*saints* ?) anges », etc., mais : « Quand le Fils de l'homme *sera allé* dans sa gloire, et tous les anges avec lui », etc. Cf. X, 32 et 33 et Luc IX, 26, où il faut traduire aussi :

(1) V. *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ*, par Ch. Bruston.

(2) Cf. aussi Jean VI, 15 : sachant qu'ils *allaient* venir, etc., etc.

« quand *il sera allé* dans sa gloire, celle du *Père* et des saints anges (1).

6. *Le signe du Fils de l'homme.*

Dans le même discours prophétique de Jésus-Christ (Mat. XXIV, 29 ss.), on a traduit : « Aussitôt après etc., le soleil s'obscurcira, etc. Alors paraîtra *le signe* du Fils de l'homme... Il enverra ses anges (?), qui, *au son éclatant* (?) de la trompette, rassembleront ses élus », etc. Le texte porte en réalité : « Il enverra ses anges (ou plutôt *ses messagers*) avec *une grande trompette*, et ils rassembleront ses élus ». Et il eût été très utile de faire observer en note que cette description renferme de nombreuses allusions à divers passages des anciens prophètes, qu'en particulier *la grande trompette* est empruntée à Esaïe (XXVII, 13), et qu'il en est de même du *signe* ou plutôt de *l'enseigne* ou *bannière* du Fils de l'homme ou du Messie (Cf. Es. XI, 10) (2) On aurait alors compris plus aisément le caractère *figuré* de toute cette description, et il n'y aurait plus lieu de s'étonner que Jésus ait ajouté : « Cette génération ne passera point, que toutes ces choses ne soient arrivées ». (v. 34).

Un peu plus loin (v. 36), pourquoi supprimer le *mais* (δέ) qui distingue « ce jour et heure » de ce qui vient d'être dit ? (3). La traduction : « Comme il *en était* aux jours de Noé, il *en sera* de même à l'avènement du Fils de l'homme » (v. 37 et 39) n'est pas très exacte non plus. La traduction littérale : « car *comme les jours de Noé, ainsi sera la venue* du Fils de l'homme » est tout aussi claire.

(1) V. *Les Prédications de Jésus et l'Eschatologie de Jésus-Christ*, par Ch. Bruston.

(2) V. *La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ*.

(3) Même observation pour Marc XIII, 32 et même 24 (pour ἀλλά *mais*).

III. LES PAROLES RELATIVES A L'HADÈS.

1. *L'Enfer* ou *les enfers* ?

Pourquoi le substantif grec singulier *Hadès* a-t-il été rendu par *les enfers* (Mat. XI et XVI. Luc X et XVI)? Quel peut avoir été le but de ce changement du singulier en pluriel? Serait-ce parce que le Symbole apostolique mentionne la descente de Jésus-Christ aux enfers? Ce ne serait pas une raison!

Ce qui est encore plus grave, c'est la note ajoutée à la parabole du mauvais riche (Luc XVI, 23): « Le mot grec *Hadès*, que nous traduisons ici par *enfers*..., désignait le séjour des hommes après la mort, *tant des justes que des injustes* » (1). Abraham était-il donc aussi aux enfers?... Combien d'enfers y avait-il donc? Dans lequel étaient Abraham et Lazare? Et comment une pareille affirmation s'accorde-t-elle avec le Nouveau Testament tout entier, en particulier, avec la réponse de Jésus aux Sadducéens et avec sa promesse au brigand repentant: « Aujourd'hui tu seras avec moi au Paradis »?

Cette erreur est d'autant plus regrettable qu'elle paraît avoir pour but d'en étayer quelques autres, en particulier la notion *ecclésiastique* de la descente du Christ dans l'Hadès, à laquelle les apôtres Paul et Pierre font aussi allusion. (Eph. IV, 9. 1 Pier. III, 19), mais dans un sens bien différent, vu qu'ils la placent *après* sa résurrection et sa glorification, tandis que les auteurs postérieurs l'ont placée *avant*, entre sa mort et sa résurrection, et qu'ils ont supposé qu'il y était allé pour délivrer les justes de l'ancienne Alliance, qui, d'après les déclarations de Jésus-Christ lui-même, n'y étaient pas! (1)

(1) V. *La descente du Christ aux Enfers, d'après les apôtres, etc.*, par Ch. Bruston.

Ce pluriel et cette note sont de véritables falsifications, qui dépendent grandement une version biblique protestante, Réformée et synodale (1). Il est clair, en effet, d'après la parabole, que l'*Hadès* est le lieu où les âmes des morts qui n'ont vécu que pour eux-mêmes et ont été sans pitié pour les malheureux sont « dans des *tourments* », pareils à ceux que causent la *flamme* et une *soif* ardente, tandis qu'auprès d'Abraham le pauvre Lazare, qui a tant souffert patiemment, « est *consolé* », et que ces deux séjours sont très *loin* l'un de l'autre, séparés par *un grand vide* (l'espace qui s'étend entre le ciel et l'enfer ou *Hadès*) (2).

2. *Et toi, Capernaoum, etc.*

Dans deux de ces passages (Mat. XI, 22 et Luc X, 15), la leçon adoptée : « Et toi, Capernaoum, μή ὑψωθήσῃ ; *seras-tu élevée* jusqu'au ciel ? [*Non*], tu seras abaissée jusqu'*aux enfers* ! » est bien peu vraisemblable, malgré les vieux manuscrits où elle se trouve (3). Le contexte exige évidemment : « Et toi, Capernaoum, *qui as été élevée* (ἡ ὑψωθήσῃ) (4) jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'*à l'enfer* ». Mais alors, pourquoi le η qui suit dans un si grand nombre de manuscrits ? Au lieu de le rattacher au verbe pour en faire un futur, on peut le considérer comme une interjection (ἦ) : « *certes* (5), tu seras abaissée jusqu'à l'enfer ».

(1) Cette note a été obstinément maintenue depuis 25 ans, malgré les protestations énergiques dont elle a été l'objet dès l'origine. V. *Revue de théol.* 1900, p. 501 ; 1911, p. 159.

(2) V. *La vie future d'après Jésus-Christ, etc.*

(3) Plusieurs de ces vieux manuscrits portent aussi θεός (Jean I, 18), qui n'est pas moins invraisemblable.

(4) Ou ἡ ὑψωθείσα, qui donne le même sens.

(5) Cf. Gen. XXII, 17 et Hébr. VI, 14, d'après bien des manuscrits. Cette interjection, très usitée en poésie, ne se lit pas ailleurs dans le Nouveau Testament. Cf. aussi Nomb. XIV, 23, 28, 35 ; Jug. XV, 7.

Remarquons que la Vulgate, qui dans Matthieu a : *numquid* (= $\mu\eta$) *exaltaberis* ? a dans Luc : *exaltata*, qui convient bien mieux au contexte. C'est ce futur apparent et impossible qui a dû amener la répétition de la dernière lettre de *Capernaoum*, pour obtenir l'interrogation négative $\mu\eta$ et une idée un peu moins impossible, mais bien surprenante encore et improbable.

3. *Sur cette pierre, etc.*

Il serait peut-être utile de faire observer aussi que la parole : « Sur cette pierre je bâtirai mon église à moi ($\mu\omicron\upsilon\ \tau\eta\ \epsilon\kappa\kappa\lambda\eta\sigma\acute{\iota}\alpha\nu$), et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle » (Mat. XVI, 18) est susceptible de deux interprétations assez différentes. On entend généralement par là qu'elles ne prévaudront pas contre l'église de Jésus-Christ. Mais des portes ne peuvent *attaquer* quoi que ce soit, tandis qu'elles peuvent *être attaquées* et enfoncées, en particulier, par des pierres lancées avec force contre elles. Le sens me paraît être, en conséquence, que les portes de la cité du mal ne prévaudront pas contre (ou ne résisteront pas à) la pierre sur laquelle Jésus fondera son église à lui (par opposition à l'église ancienne), c'est-à-dire contre la vérité qui vient d'être exprimée par l'apôtre Pierre et qui lui a été révélée par Dieu même : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Comme une pierre lancée avec vigueur, elle enfoncera les portes de l'enfer, c'est-à-dire tout ce qui est faux et mauvais.

Il ne s'agit donc pas là de l'éternité, de l'*indestructibilité de l'Église*, mais de la *puissance irrésistible de la vérité* sur laquelle l'Église sera fondée, pour vaincre la puissance du mal et établir à sa place sur la terre « le royaume des cieux » (v. 19).

Le pronom féminin αὐτῆς peut se rapporter en effet à *cette pierre* (πέτρα) aussi naturellement qu'à l'Église (ἐκκλησία). Origène en a déjà fait l'observation.

Est-il nécessaire d'ajouter qu'il n'y a aucune raison sérieuse de mettre en doute l'authenticité de cette parole, comme on l'a fait trop souvent, même en France ? (1).

IV. QUELQUES AUTRES PAROLES DE JÉSUS

1. *Tout devient en paraboles* (?)

Les évangiles de Marc et de Luc ont conservé une déclaration de Jésus à ses disciples bien surprenante, surtout dans les traductions : « Le mystère du royaume de Dieu vous est révélé ; mais, pour ceux du dehors, *tout leur est présenté sous forme* de paraboles, afin qu'en voyant ils voient et n'aperçoivent point », etc. (Marc IV, 11 et 12). Comme c'est Jésus lui-même qui leur a présenté les enseignements relatifs au royaume de Dieu sous forme de paraboles, il semble d'après cela que son *but* était de n'être pas compris de ceux du dehors.

D'après Luc VIII, 10, il aurait dit : ... « mais *il n'en est parlé* aux autres qu'en paraboles, de sorte qu'en voyant ils ne voient point », etc. Ce qui revient à peu près au même et n'est pas moins invraisemblable.

Or le premier évangile dit, au contraire, fort clairement que Jésus racontait des paraboles pour être plus aisément compris (Mat. XIII) ; et cela est bien naturel. Comment donc pourrait-il avoir dit le contraire, d'après les deux autres synoptiques ? Et en effet, le texte grec de Marc et de Luc

(1) V. *Revue de théol.* 1901 et 1902.



n'exprime nullement la pensée qu'on lui a attribuée en essayant de la préciser.

« Mais *pour ceux du dehors* (dit Marc) ἐν παραβολαῖς τὰ πάντα γίνεται, ἵνα κτλ, *le tout devient en paraboles*, afin que voyant, ils voient et n'aperçoivent pas » etc. Cette traduction littérale est un peu obscure. On pourrait dire en français : « tout *se réduit* à des paraboles ». Mais à qui la faute ? *A ceux du dehors*, et non à Jésus-Christ ! C'est *pour eux* ou *à leurs yeux* que tout cela n'est que paraboles, Jésus les racontait pour faire comprendre certaines idées religieuses ; mais ceux du dehors n'y voyaient, ne voulaient y voir que des paraboles, des récits fictifs sans importance, sans signification, *afin* de ne pas comprendre ce que Jésus voulait leur enseigner.

Le texte de Luc est un peu différent, mais il ne signifie certainement pas autre chose non plus (1) :

2. *Le royaume des cieux est forcé (?)* etc.

La traduction : « Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est *forcé (?)* et *ce sont les violents (?)* qui s'en emparent » (Mat. XI, 12) est manifestement inexacte. βιασται (sans article) ἀρπάζουσιν αὐτήν ne peut avoir un tel sens, mais signifie : « *des violents* s'en emparent » pour le détruire. D'où il résulte sans doute que βιάζεται est un passif et signifie « Le royaume des cieux *est violenté* » (ou *attaqué avec violence*, par les ennemis de Jean-Baptiste et de Jésus, qui annonçaient sa prochaine venue). Il faut considérer, en effet, qu'il s'agit ici seulement de ce qui avait lieu

(1) V. *Revue de théol.* 1910 : Le but des paraboles de Jésus-Christ (p. 188). Inutile de faire observer que ἵνα ne signifie jamais *parce que* (une cause), mais toujours *afin que* (un but). L'affirmation contraire dans *Foi et Vie* et ailleurs) est aussi surprenante qu'arbitraire et invraisemblable.

« depuis les jours de Jean-Baptiste » jusqu'au moment où Jésus parlait, et nullement de ce qui devrait être plus tard.

Le texte parallèle de Luc : « Depuis lors (depuis Jean), le royaume de Dieu est annoncé, et chacun *y entre par la violence* » (XVI, 16) n'est pas plus exactement rendu. Ici βιάζεται est au moyen : « et chacun *use de violence* envers (= contre) lui ». On voit que l'idée est la même que dans Matthieu. « *Mais*, ajoute le texte, il est plus aisé que le ciel et la terre passent qu'il ne l'est que tombe un seul trait de lettre de la Loi » (1), laquelle promet la venue du royaume de Dieu. On voit aussi le rapport de cette phrase avec la précédente, ainsi interprétée (2).

3. *Vous ne savez ou Ne savez-vous pas ?*

La parole adressée par Jésus à Jacques et Jean et qui ne se trouve pas dans les plus anciens manuscrits (Luc IX, 55), ne signifie probablement pas : « Vous ne savez de quel esprit vous êtes (animés), mais : « *Ne savez-vous pas* de quel esprit vous êtes, vous ? » Ainsi entendue, elle est certainement bien moins sévère. Jésus leur rappelle qu'ils appartiennent, comme étant ses disciples, à l'esprit de Dieu, qui l'anime lui-même, et non à celui du monde ou de Satan. *Etre de quelqu'un* (génitif), c'est lui appartenir.

4. *Puisque (?) vous dites que je chasse les démons par Béezéboul.*

Quand on lit : « Si Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il, *puisque vous dites que* c'est par Béezéboul que je chasse les démons ? » (Luc XI, 18), qui ne sent que le dernier membre de la phrase cadre mal

(1) *Jusqu'à ce que tout* (ce qu'elle annonce) soit réalisé. V. plus haut.

(2) V. *Revue de théol.* 1913, p 455-463.

avec ce qui précède ? Il se rattache au contraire bien plus naturellement à ce qui suit. Il vaudrait seulement peut-être mieux lire *οτι* (*ce que*) plutôt que *οτι* (*parce que* ou *puisque*) :

« Quant à *ce que* vous dites, que je chasse les démons par Béełzeboul, *mais* (δὲ) si moi je chasse les démons par Béełzeboul, vos fils, par qui les chassent-ils ? »

La répétition des mêmes mots et de la deuxième personne du pluriel montre assez clairement la construction et la ponctuation qui auraient dû être adoptées ; et δὲ, à l'*apodose*, n'est pas une objection.

5. *Je suis venu jeter un feu sur la terre, etc.*

La parole suivante de Jésus n'a été conservée que par Luc : « Je suis venu jeter un feu sur la terre ; et qu'ai-je à désirer, s'il est déjà allumé ? Il est un baptême dont je dois être baptisé, et *combien je suis dans l'angoisse* (?) jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » (XII, 49 et 50).

Mais est-il bien sûr que le texte grec exprime une telle pensée ? D'abord *πῶς* signifie généralement *comment* ? Pourquoi lui donner ici, un sens (*combien !*) qu'il n'a que très rarement ? Ensuite, le verbe *συνέχομαι* signifie *je suis tenu* ou *retenu*. Pourquoi sous-entendre *par l'angoisse* ? Enfin, on suppose que le verbe *jusqu'à ce qu'il soit accompli* (ou *achevé*) a pour sujet le *baptême*. Mais pour pouvoir être *achevée*, il faut qu'une chose ait commencé à se réaliser ; or le baptême dont Jésus devait être baptisé était encore à venir. Ce substantif ne peut donc pas être le sujet de ce verbe, tandis que le feu, qui était *déjà* allumé, ou plutôt le neutre *cela* y convient parfaitement. La traduction correcte est donc :

« *Mais* (δὲ) j'ai à être baptisé d'un baptême ; et *comment suis-je retenu* jusqu'à ce que *ce* soit achevé ? », c'est-à-dire que rien ni personne ne doit le retenir jusqu'à ce que soit achevé *ce qu'il est venu faire* sur la terre. Cf. la parole de Pierre : « *Cela ne t'arrivera pas !* » et la réponse de Jésus, et aussi :

« J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire » (Jean XVII) et le dernier mot de Jésus en croix : « C'est achevé » (XIX). — Ce n'est pas une plainte, comme celle de Gethsémané, mais l'expression d'une *résolution inébranlable* (1).

6. *Et il tarde à leur égard* (?)

Après avoir raconté la parabole du juge inique et de la veuve qui finit par obtenir justice, Jésus ajoute : « Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient à lui jour et nuit ! » (Luc XVIII, 7). Cela est bien clair, mais les mots qui suivent sont bien obscurs : *και μακροθυμει* (ou *μακροθυμων*) *ἐπ' αὐτοῖς* ; Ils ne peuvent signifier : « et il tarderait à les secourir ! » — Certainement que Dieu doit tarder à *l'égard* de ses élus, puisque, dans la parabole, le juge a refusé « pendant longtemps » de rendre justice à la veuve !

L'obscurité très réelle du texte provient surtout, je crois, d'une fausse ponctuation. Au lieu de rattacher ces mots à la phrase précédente, il suffit de les rattacher à la suivante et d'adopter le participe, au lieu du présent de l'indicatif, pour obtenir la traduction suivante :

« *Même tardant*, c'est-à-dire *même s'il tarde* (ou mieux *patiente*) à leur égard (cf. Jacq. V, 7), je vous dis qu'il leur rendra justice bientôt ».

Un tel délai ne pourra jamais être bien long : il ne durera pas plus, en tout cas, qu'une vie humaine.

C'est à la suite de ces mots que Jésus ajoute :

« Au reste, le Fils de l'homme *étant venu* (c'est-à-dire *quand il sera venu*), trouvera-t-il donc la foi sur la terre ? » c'est-à-dire pensiez-vous que le Messie serait cru aisément ? — comme nous l'avons montré plus haut.

(1) V. *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* (Strasbourg), 1925.

7. *Ils vivent tous à Lui.*

Dans le texte de Luc de la réponse de Jésus aux Sadducéens, la traduction : « car, pour lui (pour Dieu), ils vivent tous » (XX, 38) n'est pas exacte. Le texte signifie : « ils vivent tous à lui » (*tous les ressuscités*, non tous les morts). La même expression est employée par saint Paul en parlant du Christ glorifié : « il est vivant pour Dieu », ou plutôt « il vit à Dieu ». (Rom. VI, 10) (1).

8. *Le sang de mon alliance.*

Dans le récit de l'institution de la sainte Cène (Mat. XXVI, 28 et Marc XIV, 24), le texte original ne porte pas : « Ceci est mon sang, le sang de l'alliance », mais : « Ceci est le sang de mon alliance à moi » (τὸ αἷμά μου τῆς διαθήκης), par opposition à l'alliance ancienne. Le pronom μου se rapporte à l'alliance et non au sang (2).

9. *Si l'on fait cela à l'arbre vert, qu'arrivera-t-il à l'arbre sec ?*

Pour comprendre le sens de cette image, il faut considérer ce qui précède : « Pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants (filles de Jérusalem), parce que des jours viennent où.... ils se mettront à dire aux montagnes : Tombez sur nous !.. (Luc XXIII, 28 ss.). Le prophète Hosée (X, 8) avait jadis prononcé cette menace contre le peuple d'Israël, à une époque où il était comparable à un arbre vert dont on peut espérer encore du fruit. Mais maintenant que ce même peuple est pareil à un arbre sec, que peut-on raisonnablement attendre pour lui, si ce n'est un châtement plus terrible encore que

(1) V. *La Vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ.*

(2) V. *Revue de théologie* 1909, p. 354 ; 1910, p. 394 s.

celui ou ceux qui lui furent dénoncés et le frappèrent autrefois ? « Arrache-le ! » ou « Coupe-le ! »

Le mot grec qui signifie *bois* (*lignum*) désigne aussi un *arbre* (cf. Apoc. II, 7, etc. : l'arbre de vie. Gen. 1, 29, etc.) ; ce qui convient beaucoup mieux ici.

Le texte porte exactement : « Si l'on fait ces choses *dans* l'arbre vert, que serait-ce *dans* l'arbre sec ? »

Que fait-on *dans* l'arbre vert, qui ne porte pas de fruits ? On l'émonde, on coupe une portion de ses branches. Mais l'arbre sec, on le coupe ou on l'arrache ! De même le peuple d'Israël fut châtié jadis, mais avec mesure, quand il était encore vigoureux, comme le montre la citation d'Hosée ; maintenant qu'il est desséché, il sera arraché, détruit (1).

Déjà, plus d'une fois, Jésus avait comparé son peuple à un arbre stérile, destiné à être bientôt coupé (Luc XIII, 6-9. Mat. XXI, 19 et par.). Dans ces trois textes l'idée est à peu près la même.

Telles sont les principales paroles du Christ dont il m'a paru particulièrement utile d'essayer d'expliquer ou de préciser brièvement le sens. Il y en a sans doute bien d'autres, dans les synoptiques, qui offrent des obscurités ou difficultés plus ou moins graves. Mais on ne peut ni tout dire ni tout écrire : il faut savoir se borner, pour ne pas fatiguer inutilement les lecteurs qu'on avait l'intention d'éclairer (2).

(1) Cette explication a été donnée par moi, il y a bien longtemps (près d'un demi-siècle) dans *l'Eglise libre*.

(2) Qu'il me soit permis de rappeler que plusieurs de ces passages difficiles ont été discutés dans mes *Etudes sur La vie future d'après l'enseignement de Jésus-Christ*, 1890, *Les Prédications de Jésus* 1899, et *l'Eschatologie de Jésus-Christ*, 1911, et aussi dans la *Revue de théologie*, passim.

II

Récits

Voici maintenant quelques observations sur certains *récits* des mêmes évangiles.

1. *Qui vit l'Esprit de Dieu descendant sur Jésus-Christ ?*

D'après le 1^{er} (III, 16), on ne sait si, lors du baptême de Jésus, ce fut Jésus ou Jean-Baptiste qui vit l'Esprit de Dieu descendant sur lui. D'après le 2^e, ce fut Jésus incontestablement ; mais le 3^e laisse aussi la question incertaine. Or, d'après le 4^e, ce fut Jean-Baptiste (I, 31-34). Comment expliquer ces divergences ?

Dans le récit de Matthieu, il semble bien au premier abord que le sujet du verbe *il vit* doit grammaticalement être Jésus. Cependant pas nécessairement, vu qu'un autre verbe a *peu avant* Jean-Baptiste pour sujet (alors *il* le laisse). Or, si l'on considère 1^o que les mots : *Celui-ci est mon Fils*, etc., s'adressent plus naturellement à Jean qu'à Jésus ; 2^o que si Jésus avait été le sujet du verbe précédent, son nom n'aurait pas eu besoin d'être répété, immédiatement après (IV, 1 : Alors *Jésus*, etc.), on sera plutôt porté à conclure que d'après l'auteur du 1^{er} évangile, ce fut Jean-Baptiste qui vit l'Esprit de Dieu... venant sur lui (*ἐπ' αὐτον*).

Mais le 2^e évangéliste comprit ce texte dans l'autre sens, ce qui n'a rien d'étonnant, et il modifia en conséquence la parole divine. Pensant qu'elle s'adressait directement à Jésus, il la mit à la 2^e personne, au lieu de la 3^e : *Tu es mon Fils*, etc. Et Luc, embarrassé de choisir entre ces deux possibilités, adopta la forme infinitive : Il arriva que... l'Esprit saint des-

ceudit, etc. Mais il conserva la forme donnée par Marc à la parole divine. Le 2^e évangéliste paraît donc avoir été l'auteur de cette double altération.

Cette vision convainquit Jean-Baptiste que Jésus était le Messie attendu ou le Fils de Dieu (Ps. II, etc.), son Bien-aimé (Es. XLII), ou aussi, d'après le 4^e évangile, l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde (Es. LIII) (I., 29 et 36) ou l'Époux de l'église nouvelle qu'il devait fonder (III, 29), comme l'Éternel était, selon divers prophètes, l'Époux du peuple d'Israël, — et aussi le Fils de l'homme (Jean I, 51, III, 13 et 14), d'après Daniel (chap. VII) et le Fils unique (III, 16). Ce sont là tout autant de synonymes.

D'après Esaïe (XI, 1), en effet, l'Esprit de l'Éternel devait reposer sur le descendant futur de David (cf. aussi Es. LXI) ; mais pourquoi sous forme de colombe ? Ne serait-ce pas parce que, comme la colombe avait annoncé jadis la fin prochaine du Déluge, Jésus, Christ, c'est-à-dire *oint* du Saint-Esprit, devait, lui aussi, annoncer au monde antique la fin du déluge de maux, de vices, de crimes, de superstitions et d'erreurs de toute sorte dans lequel il était plongé ?

Il est vrai que, d'après la Genèse (I, 2) l'Esprit de Dieu planait (?), à l'origine, sur la face des eaux. Mais ce verbe, dont le sens précis est assez obscur, est employé ailleurs en partant de l'aigle (Deut. XXXII, 11), non de la colombe. L'allusion à la colombe de l'arche me paraît donc plus vraisemblable.

Il faut probablement adopter ici et XVII, 5, la ponctuation suivante : « Celui-ci est *mon Fils* (allusion au Ps. II, etc.), le Bien-aimé en qui j'ai mis mon affection » (allusion à Es. XLII, 1). Et la plupart de ces mots devraient être imprimés en plus gros caractère dans les éditions qui ont adopté, pour les citations de l'Ancien Testament, un type spécial. La désignation de David dans le psaume et celle du peuple d'Israël par le prophète convenaient assez bien au Messie, comme descendant de David et Roi d'Israël. Il n'est



pas étonnant qu'il fût quelquefois appelé ainsi par ceux qui l'attendaient, comme Jean-Baptiste.

2. *Jean-Baptiste mis en prison* (?)

Dans les deux premiers évangiles (Mat. IV, 12 et Marc 1, 14) on a traduit : « Ayant appris que Jean (Baptiste) *avait été mis en prison* » etc. « Après que Jean *eut été mis en prison*, Jésus se retira en Galilée ». Le texte grec porte en réalité qu'il *avait été livré* (παρεδόθη). A qui ? A Hérode Antipas, naturellement. Par qui ? Par les autorités de la Judée, nécessairement. Ce n'est qu'un certain temps après, qu'il fut jeté en prison par Antipas (Mat. XI, 2; XIV, 3; Luc VII, 18; Jean III, 24), à cause des remontrances qu'il lui adressait : « Il ne t'est pas permis »...!

Mais avant son incarcération, il baptisait encore à Enon (= grande source), près de Salim, où il y avait beaucoup d'eau (Jean III, 23). Il n'était donc pas en prison à ce moment-là ! Il s'écoula un certain temps entre le moment où il fut livré et celui où il fut jeté en prison ; et c'est à la suite du premier, non du second, que Jésus se retira en Galilée (1).

Ce premier retour en Galilée ne peut guère être que celui dont parle le 4^me évangile (I, 43).

3. *Jésus s'étant assis* (?)

L'introduction à ce qu'on nomme *le sermon sur la montagne* (Mat. V, 1), n'est pas rendue non plus d'une manière bien exacte : « (Jésus), voyant *la foule*, monta *sur* la montagne », etc. Le texte signifie : « *Mais* (δε), voyant *les foules*, il monta *vers* la montagne ». Ce qui paraît désigner le pays montagneux, plutôt qu'une montagne particulière. De plus, au lieu de : « et, *quand il se fut assis*, ses disciples s'appro-

(1) V. *Revue de théol.* 1911 : De quelques textes relatifs à Jean-Baptiste, etc.

chèrent de lui », κ. καθίσαντος αὐτοῦ signifie plus probablement *et s'y étant établi* (Cf. Luc XXIV, 49. Act. XVIII, 11, etc.), αὐτοῦ étant ici un adverbe, plutôt qu'un pronom (1), qui n'est pas nécessaire.

Enfin, au lieu de : « *Alors ... il se mit à les enseigner* », le texte porte simplement : « *et... il les enseignait* ».

Le texte parallèle de Luc ne signifie pas non plus : « *Alors... Jésus dit* », mais : « *Et... il disait* »... (VI, 10), sans doute plus d'une fois.

Les chapitres V-VII du premier évangile devraient, d'après cela, être appelés plutôt *l'Enseignement dans la montagne*. Combien de temps dura cet enseignement? Quelques jours sans doute, peut-être même quelques semaines. — Est-il étonnant que Jésus ait répété un peu plus tard dans la plaine devant une foule (Luc VI), la plupart des vérités qu'il avait déjà enseignées à ses disciples pendant ce séjour dans la montagne?

4. *Le pouvoir de guérison donné aux hommes* (1)

A la suite du récit de la guérison du paralytique, il est dit que « la foule rendit gloire à Dieu, de ce qu'il avait donné un tel pouvoir *aux hommes* (Mat. IX, 8). Mais les hommes (en général) ont-ils donc reçu de Dieu un tel pouvoir? Evidemment non. Il serait plus exact de traduire : « ils glorifièrent Dieu, *qui* avait donné (τὸν δόντα) un tel pouvoir *pour les hommes* ». C'est ce qu'on appelle le datif de l'avantage (dativus commodi); il est bien connu. Jésus-Christ avait reçu de Dieu ce pouvoir *dans l'intérêt* des hommes ou *pour leur bien* (2).

(1) V. Lutteroth, *Essai d'interprétation de quelques parties de l'évangile selon saint Matthieu* 1860, in-8, Paris, Meyrueis.

(2). V. *Vie nouvelle*, 10 juillet 1925.

5. *Après* ou *pendant* ?

D'après les versions de l'évangile de Marc, Jésus revint à Capernaoum *quelques jours après* (II, 1). Après quoi ? On ne le voit pas, car il vient d'être dit qu'il se *tenait* dans des lieux écartés et qu'on *venait* à lui de toutes parts. Mais, d'après le texte parallèle de Luc (V, 17), ce fut *un jour qu'il enseignait* qu'eut lieu la guérison du paralytique, placée en apparence par Marc à la suite de ces *quelques jours*. Or est-il vraisemblable que, racontant le même événement, un évangéliste ait parlé des jours qui le *précédèrent*, quand l'autre mentionne certainement ceux *pendant lesquels* il eut lieu ?

Cela est d'autant moins admissible que partout ailleurs *διὰ* avec le génitif d'un nom de temps (comme ici), signifie *pendant* (tant de jours ou d'années), et jamais *après* ? (1)

La même locution ne peut évidemment pas signifier à la fois *pendant* et *après* !

Il en résulte que le texte de Marc signifie en réalité : « Etant revenu à Capernaoum, *pendant des jours*, on entendit dire qu'il était dans une maison, et beaucoup se rassemblèrent, ... et il leur enseignait la parole ».

On voit que de cette façon, d'après Marc comme d'après Luc, les jours mentionnés sont ceux pendant lesquels il enseignait et où il guérit le paralytique. La traduction correcte de *δι' ἡμερῶν*, jointe à un léger changement de ponctuation, suffit à mettre en évidence l'accord des deux évangélistes, obscurci par une traduction inexacte.

6. *Les proches de Jésus* (?)

Au chap. III du même évangile (v. 21), on a traduit : « Quand *ses proches* l'eurent appris (que la foule s'était encore

(1) Même Act. XXIV, 17 et Gal. II, 1, où la Vulgate a aussi *post*.
V. Revue de théol., 1913. — Une préposition grecque, comédie grammaticale, 1923, etc.

rassemblée autour de Jésus et de ses disciples), ils vinrent pour se saisir de lui, car *on disait* qu'il avait perdu l'esprit ». Il y a là, à mon avis, deux inexactitudes : 1° οἱ παρ' αὐτοῦ ne signifie jamais les *proches* ou les *parents* de quelqu'un, mais *ceux de chez lui*, c'est-à-dire ses *gens* ou ses *envoyés* (1). Ce qui ne peut désigner ni les parents ni les disciples de Jésus. J'en ai conclu qu'ici non plus αὐτοῦ n'est pas un pronom, mais l'adverbe signifiant *là-même*. Et 2° il est tout naturel que cette expression soit le sujet du verbe εἶπεν, *ils disaient*, aussi bien que des deux précédents, et comme le même imparfait pluriel a immédiatement après pour sujet *les scribes*. Il faut donc traduire : « Quand *les gens de là* (ou de cet endroit même) l'eurent appris, ils *sortirent* pour se saisir de lui ; car *ils disaient* qu'il avait perdu l'esprit », ou plutôt « *qu'il était hors de sens* » (cf. 2 Cor. V, 13, etc.) ou *hors de lui* (1 Mak. XVI, 22, etc.).

7. *Le premier jour des pains sans levain.*

Comment les trois premiers évangiles ont-ils pu placer *au premier* (jour) des pains sans levain (Mat. XXVI, 17 et par.) le dernier repas de Jésus avec ses apôtres, que le quatrième place *avant* la fête de Pâque (XIII, 1), avec beaucoup plus de vraisemblance ? Il y a là évidemment quelque erreur. On peut supposer que ce fut une erreur de traduction. Le premier évangile provient, en effet, en grande partie d'un recueil de *logia* (discours de J.-C.), rédigé par Matthieu en *un dialecte hébreu*, c'est-à-dire vraisemblablement en araméen. Si l'apôtre avait écrit *qadmat*..., cela signifiait : *Avant* (les pains sans levain). Mais un traducteur peu familier avec la langue araméenne a pu confondre cette préposition avec l'adjectif *qadmaya*, qui signifie *le premier*, et croire que cela signifiait :

(1) V. *Revue de théol.*, 1909 et 1910.

le premier (jour) des pains sans levain. La version des LXX renferme des milliers de fautes du même genre, et même de bien plus surprenantes. Ainsi disparaît la difficulté principale, car Marc et Luc n'ont fait ensuite que modifier plus ou moins ce passage, en le reproduisant librement en vue de leurs lecteurs respectifs.

Les trois évangiles disent, il est vrai, que les disciples préparèrent la Pâque. Mais cette expression peut provenir aussi du traducteur grec. Jésus avait dit seulement : Préparez-nous là ! Mais le traducteur, voyant par le contexte qu'il s'agissait de la Pâque, aura cru bien faire en ajoutant ce mot à la phrase suivante, pour plus de clarté. De là l'expression aura passé aux deux autres synoptiques (1).

8. *Mais ils doutèrent* (?)

A la fin du premier évangile, on lit avec étonnement : « Les onze disciples... Quand ils le virent, ils l'adorèrent, mais quelques-uns (!) doutèrent » (v. 17). οἱ δὲ ἐδίστασαν signifie certainement : « Mais (ou *Or*) ils doutèrent (*les onze*, et non seulement *quelques-uns*) ; et comme il est clair qu'ils ne doutaient plus au moment où ils adorèrent leur Maître ressuscité, il en résulte que l'aoriste a ici le sens du plus-que-parfait, ce qui n'est pas rare. Cette observation : « *Or ils avaient douté* », ne devait donc pas être rattachée à ce qui précède et séparée par un point de ce qui suit, mais au contraire séparée par un point de la phrase précédente et rattachée à la suivante : « et Jésus s'étant approché leur dit : Toute puissance m'a été donnée », etc. (v. 18-20).

Il est bien évident qu'après avoir entendu ces promesses, ils ne purent plus *douter*. On voit le rapport intime qui existe entre ces deux phrases, ainsi rapprochées.

(1) V. *Revue de théol.*, 1912, p. 281.

LE QUATRIÈME ÉVANGILE

C'est peut-être dans la traduction de l'évangile selon saint Jean que se trouvent les inexactitudes les plus graves.

I. LE PROLOGUE

Je ne crois pas qu'il soit exagéré de dire que le Prologue a été massacré.

1. Qu'est-ce que *la Parole* (ou *le Verbe*!) qui était au commencement avec Dieu et qui était Dieu? Pourquoi ne pas dire *la Raison* (divine), puisque le grec *λόγος* a aussi ce sens, aussi clair, en français, que l'autre est obscur, ou plutôt inintelligible? (1).

2. Et que signifie ceci : « En elle était la vie ; et *la vie était la lumière des hommes* » (v. 4)? Comment la vie (en général), végétale et animale, pourrait-elle *être* la lumière des hommes. N'est-ce pas un véritable *charabia*? Mais de ces deux phrases juxtaposées on peut n'en faire qu'une : « En elle était la vie (en général, sans article), était *aussi* (*καί*) *la* vie, *la* lumière des hommes » (avec l'article), c'est-à-dire cette vie particulière aux hommes, qui peut aussi être appelée leur lumière : l'intelligence, la raison, la conscience humaine.

(1) *Verbum* n'a jamais un tel sens en latin. Comment a-t-on pu avoir l'idée d'attribuer la personnalité à la réalité désignée par ce substantif neutre ?

N'est-ce pas aussi beaucoup plus clair ? L'esprit humain, en effet, a sa source dans la Raison divine. « Dieu créa l'homme à son image ! »

3. La phrase suivante ne signifie pas que « les ténèbres n'ont point reçu » cette *lumière* qui éclaire les hommes, mais qu'elles ne l'ont pas *arrêtée*, empêchée de luire, comme l'ont reconnu beaucoup de commentateurs. Cf. XII, 35, etc. Puisqu'elle « luit dans les ténèbres » (de l'erreur, du péché), et qu'elle « éclaire tout homme » (v. 9), il faut bien que les ténèbres ne l'aient pas complètement éteinte ! (1).

4. Mais le plus surprenant, c'est qu'on nous assure que le v. 10 : « *Elle était dans le monde*, et le monde a été fait (?) par elle ; *mais* (?) le monde ne l'a point connue (?) » a pour sujet *la Parole* (la Raison divine). Comment cela serait-il possible, puisque, après la Parole, il a été question de *la lumière*, de *Jean* (Baptiste) et de nouveau de *la lumière*, qui éclaire tout homme et à laquelle Jean est venu rendre témoignage ?

« Elle était dans le monde, et le monde *est devenu* par elle » a pour sujet nécessaire, *grammaticalement*, *la lumière véritable* qui éclaire tout homme (2). C'est grâce à elle que le monde (*humain*, non le monde physique) *est devenu* (ce qu'il est), s'est fait ou constitué.

(1) Ni la version synodale, ni la Bible du centenaire n'indiquent ce sens comme possible. Cependant, si les ténèbres n'ont pas reçu ou accueilli cette lumière, comment peut-elle éclairer tout homme qui vient au monde ? Qu'est-ce que ces ténèbres, dans lesquelles la lumière luit, qui ne l'acceptent pas, et où, malgré cela, *tout homme* est éclairé par elle ?

(2) E. Stapfer l'a bien compris ; mais il rapporte à la lumière, *neutre* en grec, les pronoms *masculins* qui suivent ; ce qui n'est pas moins impossible.

5. Mais le dernier membre de la phrase : « *et le monde ne l'a pas connu* » (non *connue*) ne peut pas se rapporter à la lumière (φῶς), neutre en grec, parce que le pronom (αὐτόν) est masculin. Il se rapporte donc non moins nécessairement à Jean (Baptiste), l'homme venu de la part de Dieu pour rendre témoignage à la lumière. Bien que cette lumière fût dans le monde et que le monde ne soit *devenu* ce qu'il est que grâce à elle, le monde ne l'a pas *connu*, c'est-à-dire n'a pas voulu *le* connaître, croire à son témoignage.

6. Quand on lit ensuite : « *Il est venu chez soi*, et les siens ne l'ont point reçu », etc., on se demande à qui ce masculin peut se rapporter, puisqu'on a cru qu'immédiatement avant il avait été question de *la Parole* et qu'en réalité il a été question de *la lumière*. Comment on a pu croire que le sujet de ce verbe était Jésus-Christ ou *la Parole* (la Raison) *incarnée*, qui ne sera mentionnée que plus loin, c'est bien étonnant. Mais nous venons de voir qu'immédiatement avant il a été question aussi de Jean-Baptiste, pour dire pourquoi il était *venu*, dans quelle intention Dieu l'avait envoyé. Grammaticalement, ce second *il est venu* (ou *il vint*) ne peut être que la répétition du premier, et avoir le même sujet. Le premier nous a appris *ce que* Jean était venu faire dans le monde ; le second nous apprend où et *chez qui* il essaya de remplir sa mission et quel en fut le *résultat* : « Il est venu *dans son pays*, et les siens (ses compatriotes) ne l'ont point reçu », etc. Jean-Baptiste exerça, en effet, son ministère en Judée, tandis que Jésus sortit souvent de la Galilée, où était sa demeure. Inutile de rappeler que ses compatriotes non plus « ne le reçurent pas. Mais... à ceux qui *croyaient* en son nom il donna la possibilité de devenir enfants de Dieu », probablement par le baptême de *la repentance*, sans laquelle il est impossible, en effet, de le devenir. Ces v. 6-13 ne parlent que de Jean-Baptiste ; seuls les suivants, 14-18, parlent de Jésus-Christ.

7. Au lieu de : « *Et la Parole a été faite chair* », il vaudrait mieux traduire : *La Raison aussi est devenue chair* (v. 14), etc... (1).

8. Les derniers versets présentent aussi quelques difficultés. Le verset 15 ne signifie pas : « Jean lui *rendait* témoignage *lorsqu'il s'écriait* : C'est de lui que je *disais* : Celui qui vient après moi m'a *devancé* (?), parce qu'il était *avant moi* (?) », mais : « Jean lui *rend* témoignage et *s'écria* : C'était de celui-ci que *j'ai dit* : Celui qui vient après moi *a été avant moi*, parce qu'il était *premier* par rapport à moi », c'est-à-dire supérieur à moi.

Mais quelle était la pensée de Jean-Baptiste en s'exprimant de la sorte ? Probablement qu'en tant que Messie promis par les anciens prophètes et psalmistes, Jésus existait (idéalement) avant son précurseur, qui ne se considérait même pas comme l'Elie annoncé par Malaki (I, 21), mais seulement comme *une voix* criant dans le désert, comme le dit Esaïe (XL).

Et pourquoi en était-il ainsi ? Parce que Jésus était *premier* par rapport à lui, c'est-à-dire *supérieur*.

9. Au v. 16, la leçon $\sigma\tau\iota$ (parce que) ou $\sigma\tau\iota$ (*ce qui* ou *ce que*) est mieux documentée que $\kappa\alpha\iota$ (*et*). Mais : « *Parce que* nous avons tous reçu de sa plénitude », etc., n'a aucun sens ; et il n'est pas permis de traduire par *En effet*. Je pense que comme assez souvent ailleurs il faut lire $\sigma\tau\iota$ *ce que*, et traduire : « *Ce que* nous avons tous reçu de sa plénitude, et comme une grâce, *en échange* d'une grâce, *c'est que*... la grâce et la vérité se sont réalisées par J.-C. ; » — et cela *à la place* ou *en échange de la Loi*, qui, *donnée* (par Dieu) par le moyen de Moïse, avait été aussi *une grâce*.

(1) V. *Revue de théol.*, 1911.

10. Enfin (v. 18), c'est parce que le Fils unique *était* au sein du Père (pendant son existence terrestre) qu'il a pu faire connaître Dieu (comme le Père qui sauve par *grâce*). Une existence antérieure n'était pas nécessaire pour cela ; et son existence postérieure ne saurait expliquer ce qu'il a fait auparavant pour éclairer les hommes.

D'après tout cela, voici comment ce prologue devrait, me semble-t-il, être rendu :

Au commencement était la *Raison*,
Et la Raison était auprès de Dieu,
Et la Raison était Dieu.
Celle-ci était au commencement auprès de Dieu,
Tout s'est fait par son moyen,
Et sans elle rien ne s'est fait de ce qui a pris naissance.
En elle était la vie,
Était aussi la vie, la lumière des hommes.
Et la lumière brille dans les ténèbres,
Et les ténèbres ne l'ont pas *arrêtée*.

Il y eut un homme envoyé de Dieu ,
Son nom était Jean.
Il vint en témoignage,
Pour témoigner au sujet de la lumière,
Afin que tous crussent par son moyen.
Il n'était pas, lui, la lumière,
Mais pour témoigner au sujet de la lumière !..
C'était la vraie lumière,
Qui éclaire tout homme venant au monde.
Elle était dans le monde
Et le monde *s'est fait* par son moyen ;
Et le monde ne *le* connut point.

Il vint vers sa propre contrée,
Et ses compatriotes ne l'acceptèrent pas.
Mais tous ceux qui le reçurent,
Il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu,
(A ceux qui croyaient en son nom),
Lesquels non de sangs,
Ni par volonté de chair ni par volonté d'homme,
Mais de Dieu étaient nés.

La Raison *aussi* est devenue chair
Et a habité parmi nous,
(Et nous avons contemplé sa gloire,
Une gloire comme celle qu'un fils unique reçoit d'un
père),
Pleine de grâce et de vérité.
Jean témoigne à son sujet,
Et il cria, disant :
« C'était celui-ci dont j'ai dit :
Celui qui vient après moi a existé avant moi,
Parce qu'il m'était *supérieur*. »
Ce que de sa plénitude nous avons tous reçu,
Et (comme) une grâce à la place d'une grâce,
C'est *que*, la Loi avait été donnée par le moyen de Moïse,
La grâce et la vérité se sont réalisées par Jésus-Christ.
Personne n'a jamais vu Dieu :
Le Fils unique, qui était dans le sein du Père,
C'est celui-là qui l'a fait connaître.

On voit que, de cette façon, le prologue se divise en trois parties très distinctes. La première parle de la *Raison* divine et de ses œuvres (v. 1-5), la seconde de *Jean-Baptiste* (v. 6-13) et la troisième de la *Raison* divine *incarnée*, c'est-à-dire de *J.-C.* ou *du Fils unique* (v. 14-18).

Jésus est le *Christ*, le *Fils unique* de Dieu, parce que la Raison (divine) s'est incarnée en lui. Il n'a été Christ et Fils unique qu'à partir de ce moment. Il faut donc se garder d'attribuer au Christ Fils unique tout ce qui est dit du Logos et au Logos tout ce qui est dit du Christ Fils unique.

Le Logos n'est pas plus un être *personnel* distinct de Dieu que la Providence ou la Sagesse divine.

Et le Christ Fils de Dieu n'est ni *éternel* (dans le passé) ni *créateur* de toutes choses (1), comme le Logos.

C'est cette double identification ou confusion qui est la principale cause des nombreuses et inextricables difficultés de la christologie ecclésiastique.

II. QUELQUES AUTRES PASSAGES

1. *Mon heure n'est pas encore venue (!)*

Dans le récit des noces de Cana, comment Jésus peut-il répondre à sa mère : « Mon heure n'est pas encore venue », (II, 3), puisqu'immédiatement après il agit comme Messie ? N'est-il pas évident que le texte doit signifier : « Mon heure n'est-elle pas encore venue ? », c'est-à-dire qu'elle est venue et que sa mère ne doit plus désormais lui suggérer ce qu'il a à faire ou à ne pas faire, comme envoyé de Dieu.

2. *Détruisez ce temple (!), etc.*

Il n'est pas invraisemblable que Jésus ait essayé deux fois au début et à la fin de son ministère, de purifier le temple de

(1) Col. I, 16 semble lui attribuer ces deux qualités. Mais le texte primitif n'était-il pas peut-être *ὁὐτος* au lieu de *ὁὐτος... εὐκτισται* ? Un tel changement sous l'influence des idées ecclésiastiques courantes n'aurait rien d'impossible ni d'invraisemblable. Et il peut avoir été fait de très bonne foi par les copistes.

Jérusalem (Jean II (1) ; Mat. XXI et paral.). Mais la première fois, qu'a-t-il voulu dire par les mots : « Détruisez ce temple-ci, et en 3 jours je le relèverai » (II, 19) ? L'évangéliste ajoute : « Or il parlait du temple de son corps ». Assurément, son corps était le temple de Dieu (Cf. I Cor. VI, 19). Mais l'Eglise fondée par lui et dont il est la tête est aussi son corps (Eph. IV, 12, etc.).

Or d'après un texte prophétique, le Messie futur devait « bâtir le temple de l'Eternel » (Zak. VI, 12). On voit le rapport qui existe entre ces deux passages. Si les Juifs détruisent leur temple (non matériellement, mais *moralement*), en le laissant profaner de la sorte, Jésus le relèvera en trois jours, c'est-à-dire *bientôt*, sous une autre forme, par la fondation du royaume de Dieu, c'est-à-dire de son Eglise. Et ce sera *le signe* (v. 18) ou la preuve qu'il avait le droit de faire ce qu'il vient de faire.

De ce que, plus tard, cette parole fut comprise autrement, il n'en résulte pas que ce fût là son sens réel et primitif. On a pu d'abord l'entendre correctement de l'Eglise, comme corps du Christ et temple de Dieu, puis (par une fausse interprétation) du corps matériel du Christ et de trois jours au sens strict (2).

3. *Personne ne reçoit son témoignage.*

Quand on a lu au chapitre III que les disciples de Jean (Baptiste) étaient venus dire à leur maître, en parlant de Jésus :

(1) Au v. 22, le texte ne porte pas : ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela, — mais qu'il *disait* cela ; — ce qui montre qu'il le dit *plus d'une fois*. Il peut donc l'avoir répété plus tard.

(2) Evangile *selon* Matthieu, Marc, Luc ou Jean ne signifie pas qu'il ait été composé *entièrement* par l'un ou l'autre de ces personnages.

« *Tous vont à lui* », et qu'il leur avait répondu : « Ce n'est pas moi qui suis le Christ. Il faut qu'il croisse et que je diminue » (v. 26-30), on ne comprend pas qu'il puisse ajouter : « Celui qui vient du ciel [est au-dessus de tous], il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu ; et *personne ne reçoit son témoignage* » (v. 31 et 32)? Mais est-il certain que ce dernier membre de phrase se rapporte à *celui qui vient du ciel*, c'est-à-dire à Jésus-Christ? Pourquoi pas à *celui qui vient de la terre* (v. 31), c'est-à-dire à Jean lui-même, mentionné immédiatement avant? Il suffit pour cela de modifier la ponctuation en mettant un point en haut au lieu d'un point après *λαλεῖ* et un point après *ἐστίν*. Le texte signifie alors : « Celui qui vient de la terre... *déclare* : « Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous ! » Il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu, et personne ne reçoit son témoignage », etc. On voit alors clairement que c'est Jean-Baptiste qui rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu (lors du baptême de Jésus, I, 32-34) et qui se plaint que personne ne reçoive son témoignage. Il en est de même, naturellement, aux 2 versets suivants (33 et 34) (1).

4. *Parce qu'il est le Fils de l'homme* (?!)

Deux déclarations non moins étonnantes de J.-C. se lisent au chapitre V. La 1^{re} (v. 27), que Dieu « a donné au Fils (au Messie) le pouvoir d'exercer le jugement, *parce qu'il est le Fils de l'homme* », n'aurait rien d'étonnant, si le texte grec portait réellement *le Fils de l'homme* ; mais il signifie en réalité : « parce qu'il est *un fils d'homme* », c'est-à-dire un homme. Or il est évident que la qualité d'homme n'est pas la *raison*

(1) V. *Revue de théol.* 1911 : De quelques passages relatifs à Jean-Baptiste, etc.

pour laquelle le Fils [de Dieu] a reçu un pareil pouvoir. Sans cela, pourquoi tout homme ne le recevrait-il pas? Heureusement que οτι ne signifie pas toujours *que* ou *parce que*. Nous avons vu que ce peut être aussi un pronom relatif neutre signifiant *ce qui* ou *ce que*, et que dans ce cas, on le sépare généralement en 2 : ο τι. Le texte signifie alors : « et il lui a donné le pouvoir de *faire jugement* (sans article!) ou *discernement*, c'est-à-dire de discerner, *ce qu'est un fils d'homme* » Cf. II, 25. Marc, II, 8. Ce qui est bien différent.

5. *L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, etc. (!)*

Ce qui suit immédiatement n'est pas moins surprenant : « Ne soyez pas étonnés de *cela*, *car* (?) l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et en sortiront », etc., (v. 28 et 29). C'est pourtant là une affirmation bien extraordinaire, et rien de pareil ne s'est produit jusqu'ici. Or *l'heure vient* indique évidemment une chose *prochaine*. On pourrait traduire aussi : Ne soyez pas étonnés *de ceci*, *que* l'heure vient etc., mais l'affirmation demeurerait la même.

Comment échapper à la conclusion qu'il y a là une erreur grave, imputable soit à l'évangéliste, soit à J.-C. lui-même? Je l'ai indiqué depuis longtemps : μη θαυμάζετε n'est pas nécessairement un impératif ; ce peut être un indicatif présent, et la phrase peut aussi être interrogative : « *Vous étonnez-vous de ceci, que* l'heure vient » etc.? Non, les Juifs ne s'étonnent pas de cette affirmation singulièrement étonnante de leurs docteurs. Alors pourquoi affectent-ils de s'étonner de celle, bien moins invraisemblable, de J.-C.? « Je ne puis, *moi*, rien faire de moi-même : comme j'entends, *je juge*, et *mon jugement* est juste », etc. (v. 30). On voit le rapport intime qui existe entre cette déclaration et la précédente :

« Dieu lui a donné le pouvoir de *faire jugement* (ou de juger) *ce qu'est* un fils d'homme. »

Il ne s'agit pas d'un jugement *futur*, ni d'une résurrection *matérielle* et *prochaine*, comme l'attendaient les Juifs de leur Messie, mais d'un jugement *actuel* et d'une résurrection *spirituelle* et *actuelle* aussi (Cf, v. 25), (1).

On voit quelles graves conséquences sont sorties des traductions ordinaires de ce texte ; elles ont eu pour effet d'attribuer à J.-C. lui-même les idées extravagantes des Juifs sur le Messie, la résurrection et le jugement !...

6. *Vous n'avez jamais entendu sa voix*, etc. (?)

Dans le reste du même discours, il y a encore 2 passages qui ne me paraissent pas avoir été correctement ponctués. C'est d'abord aux v. 37 et 38 : « Le Père... m'a lui-même rendu témoignage (par Jean-Baptiste). *Vous n'avez jamais entendu sa voix ni vu sa face, et sa parole ne demeure pas en vous, puisque vous ne croyez pas celui qu'il a envoyé.* » C'est là un *reproche* dont on ne voit pas aisément l'occasion ni la portée, à la suite de ce qui vient d'être dit du témoignage de Jean-Baptiste.

Mais en supposant la phrase interrogative (comme celle des v. 28 et 29), il en est autrement : « *N'avez-vous jamais entendu sa voix ni vu sa face (ou plutôt son apparence), et n'avez-vous pas sa parole demeurant parmi vous* (ἐν ὑμῖν), *que vous ne croyez pas celui qu'il a envoyé* » (pour me rendre témoignage, par conséquent Jean-Baptiste)? Au Sinaï et ailleurs Dieu s'est manifesté à son peuple ; on a entendu sa voix et vu son apparence ; et sa parole (annoncée par les prophètes) est à demeure parmi les Juifs : ils n'ont donc aucune

(1) V. *Revue théologique*, 1885. *La Vie future d'après J.-C.*, etc.

raison de douter de l'envoi du Précurseur et du témoignage qu'il a rendu à Jésus de la part de Dieu.

7. *Je sais (?) que vous n'avez pas l'amour de Dieu, etc.*

La ponctuation des v. 41-43 ne me paraît pas exacte non plus : « Je ne cherche point (1) la gloire qui vient des hommes ; mais *je sais que (?)* vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous. Je suis venu », etc. On ne voit pas le rapport de ces diverses phrases entre elles. Or le texte ne porte pas : *je sais* ou *je connais que...*, mais : *je vous connais*. En mettant là un point en haut, et une virgule au lieu d'un point à la fin du verset, on peut traduire : « Mais *je vous connais* : *parce que* (ὅτι) vous n'avez pas l'amour de Dieu *en vous-mêmes* (ἐν ἑαυτοῖς), *moi*, je suis venu au nom de mon Père et vous ne m'acceptez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous l'accepterez ! » N'est-ce pas bien plus intelligible ? Ici comme précédemment, Jésus oppose sa personne à celle du Messie juif. Ce n'est pas le désir de recevoir de la gloire de la part des hommes qui lui inspire ce qu'il va dire ; mais c'est la *connaissance qu'il a de ses auditeurs*. S'ils avaient en eux-mêmes l'amour de Dieu, ils ne le repousseraient pas, — lui qui vient au nom de son Père, — pour accepter peut-être un jour celui qui viendra en son propre nom !

En disant ensuite : « Moïse a écrit de moi » (v. 46), Jésus fait sans doute allusion à Deut. XVIII, 15-19, comme Philippe (I, 46) et les Juifs en parlant du prophète (qui devait venir) (I, 21 ; VI, 14 ; VII, 40). Mais il me paraît bien douteux qu'il ait voulu faire allusion aussi soit à Gen. III, 15, soit à XLIX, 10.

Ce dernier texte paraît se rapporter à la période de *paix*, où, selon les promesses de plusieurs prophètes (Es. II ; Mik.

(1) Ou plus exactement : *je n'accepte point*.

IV), des peuples nombreux viendraient adorer l'Éternel à Jérusalem et n'apprendraient plus la guerre. Ils *obéiraient* donc à *Juda*, c'est-à-dire naturellement au roi de Juda (et d'Israël). C'est sous un descendant de David qu'on espérait la réalisation d'un tel événement. Aussi ce roi futur est-il appelé *prince de paix* (Es. IX).

8. *Je ne monte pas à cette fête.*

On s'étonne souvent qu'à l'approche de la fête des tabernacles Jésus ait dit à ses frères : « Je ne monte pas à cette fête » (VII, 8), puisqu'il y monta après leur départ et qu'au milieu de la fête il monta au temple et y enseignait (v. 14). Il suffit, me semble-t-il, pour lever la difficulté, de considérer que la fête durait 7 jours, ou plutôt 8, dont le premier et le dernier étaient particulièrement importants (Lév. XXIII) et pouvaient, quelques jours avant, être appelés *cette fête-ci* et *cette fête-là*. Jésus avait de bonnes raisons de ne pas paraître à *cette fête-ci* ; mais quand le bruit et l'encombrement du premier jour furent passés, il jugea que son temps était venu (v. 6) : il monta au temple et il enseignait.

9. *A cause de cela (?) Moïse vous a donné la circoncision.*

Un peu plus loin, dans le même chapitre, la version synodale a fort bien traduit :

« J'ai fait une œuvre et vous *en* êtes tous étonnés. Moïse vous a donné la circoncision », etc. (v. 21 et 22). Il n'en est pas moins vrai que la plupart des manuscrits et des éditions du texte grec portent : *A cause de cela* Moïse vous a donné, etc. Mais la suite de la phrase n'explique en aucune façon la *cause* pour laquelle Moïse donna la circoncision aux Hébreux. Il paraît donc assez évident que, si διὰ τοῦτο appar-



tient au texte, il doit être rattaché au verset précédent, qui signifie alors : « et vous vous étonnez tous à cause de cela ! » Cf. la suite : « Vous vous irritez contre moi parce que j'ai guéri un homme », etc !

10. *Ce que je vous dit depuis le commencement (?)*.

Il y a au chap. VIII quelques inexactitudes moins importantes : « Si vous ne croyez pas ce que je suis (dit Jésus aux Juifs), vous mourrez dans vos péchés. Alors ils lui demandèrent : Qui donc es-tu ? Jésus leur dit : ce que je vous dis depuis le commencement (v. 25) ». Le texte signifie en réalité : « Ils lui disaient donc : Toi, qui es-tu ? Jésus leur dit : « D'abord, ce qu'aussi (ou même) je vous déclare ». Il venait, en effet, de leur dire : « Vous êtes d'en bas, moi je suis d'en haut », etc. Qu'ils croient d'abord (τῆν ἀρχὴν) cela ! Cet accusatif ne peut pas signifier depuis le commencement.

11. *Si cela n'était pas, je vous l'aurais dit (!?)*.

Au chap. XIV, le texte ne signifie pas : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père ; si cela n'était pas, je vous l'aurais dit. Je vais », etc., mais : « Il y a beaucoup de demeures, etc. Si cela n'était pas, je vous aurais dit que je vais vous préparer une place et que quand je m'en serai allé etc., je reviendrai et vous prendrai auprès de moi-même, afin que là où je suis, vous y soyez aussi » (v. 2 et 3). Il n'y a là qu'une seule phrase (1). Jésus n'a pas dit cela à ses disci-

(1) Les deux derniers points en haut du v. 2 doivent être supprimés. A la suite du verbe *dire*, ὅτι signifie naturellement *que*, et non *parce que*. La suppression de cette conjonction est absolument arbitraire ; et elle a eu pour conséquence d'attribuer à Jésus-Christ une parole qu'il n'a jamais prononcée ; ce qui est regrettable, évidemment.

ples, parce qu'il n'y a pas lieu d'aller préparer des places dans les nombreuses demeures de la maison de son Père (dans l'immensité du Ciel).

« Et là où je vais, vous en savez le chemin » (v. 4).

Telle est la leçon généralement admise maintenant. Il n'y a pas lieu d'y rien ajouter. Elle aurait dû être mise dans le texte, et non en note seulement. Cela est d'ailleurs de peu d'importance. Il se peut cependant que la phrase soit interrogative : « Et là où je vais, en savez-vous le chemin? ».

12. *S'ils ont gardé ma parole... (1).*

Enfin, au chap. XV, il est bien évident qu'après avoir dit à ses apôtres : « S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi », Jésus n'a pas ajouté : « S'ils ont *gardé* ma parole, ils *garderont* aussi la vôtre » (v. 20), mais : « S'ils ont *surveillé* (ou *épié*) ma parole, ils *surveilleront* (ou *épieront*) aussi la vôtre ». Le contexte le montre suffisamment.

Plusieurs de ces remarques ont été publiées depuis longtemps dans mes études sur la *Vie future* ou dans quelques journaux religieux et *Revue*s théologiques (1). J'aime à espérer qu'il ne sera pas inutile de les avoir reproduites, sous une forme un peu différente. Il y a d'autres inexactitudes dans nos versions des évangiles, mais elles sont généralement moins importantes. Celles que nous avons relevées n'ont pas toutes, d'ailleurs, la même gravité ; mais même quand elles semblent en avoir peu, leur discussion peut servir à rappeler certains faits ou certaines règles de grammaire, trop souvent oubliés, peut-être même ignorés ou contestés, qui pour-

(1) Je constate avec satisfaction que quelques théologiens français en ont profité. V. *Les grands problèmes de l'au-delà*, par A. Decoppet; *Revue de théologie*, 1912 : *Après la mort*, par André Arnal.



ront aider à comprendre des textes plus obscurs ou plus importants.

Tout se tient dans la science exégétique, aussi bien que dans les autres ; et plus d'une fois un passage peu important en apparence a des conséquences de bien plus grande portée, qu'on ne soupçonnait pas au premier abord.

Les évangiles présentent naturellement bien d'autres problèmes exégétiques et critiques, que je n'avais ni l'intention ni la possibilité d'aborder ici. J'espère aussi que ces observations, quelque brèves et incomplètes qu'elles soient, auront leur utilité. Elles montreront, en tout cas, que les obscurités et les incohérences, qu'on rencontre si souvent dans les versions bibliques, proviennent beaucoup moins des auteurs que des copistes, des éditeurs et des traducteurs des livres sacrés.

TABLE

Préface.

Evangiles synoptiques	6
I. Paroles de Jésus.....	6
1. Sermon sur la montagne.....	6
2. Le Fils de l'homme.....	12
3. L'Hadès.....	16
4. Quelques autres sujets.....	19
II. Récits.....	26
Le quatrième évangile	33
I. Le prologue.....	33
II. Quelques autres passages.....	39